# FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE ORLEANS, 15 JANVIER 1860.

## JEANNE DE FLARE,

DEUXIEME PARTIE.

*Suite.*

Et comme Jacques rait toujours de voir ma filleule si vive et si gaie, la pauvre fille reprit :

— Oui, pour aujourd'hui, car je vais rejoindre mon principal, et pour la quinze plus que je ne cache la fin de son histoire.

— En attendant, dit de Flare, tu ne me lâches pas, ingénuine.

— Mais mon petit père, répondit Fleurette en souriant plus doucement contre Mme de Flare, ne sait pas que j'ai un petit cœur, qu'on ne lui ne fait que quelques mots caresse, qu'on ne lui ne fait que ce qu'il veut, c'est à vous tout à m'embrasser maintenant ; rendez-moi tous les baisers que je vous ai donnés.

De Flare se pencha en pour plus vers cette tête de dévotion, qui lui souriait à demi-cachée par les dentelles noires et les bouches noyennes de Mme de Flare, qui, oublieuse de son mari, inquiétant de la veille, contemplait, dans la plus calme et la plus parfait bonheur, ces deux êtres qu'elle aimait si largement et dont elle sentait bien être toute la vie.

En embrassant les cheveux blonds de Fleurette, Jacques sentit sous ses lèvres les derniers adieux des boucles brunes et parfumées de Jeanne, et, s'arrêtant tout à-coup, enivré par ce parfum pénétrant qui lui allait des lèvres au cœur, il enferma, dans un élan de tendresse jusqu'à sa mère, Mme de Flare et Mademoiselle dans ses deux bras en disant :

— Ah ! mes seules et bien chères affections, tout ce que j'aime au monde, Jeanne et Marguerite !

Et dans un long et dernier baiser, il cherchait tantôt de ses lèvres la front de sa fille et les cheveux de Mme de Flare.

— Que je suis heureux de vivre pour de vous deux ! continua-t-il, que d'oublier ferait la peur qu'un est achat, si l'on avait le bonheur que j'ai d'avoir.

— Croyez vous, répondit Jeanne en regardant son mari d'un air si limpide qu'il laissait voir jusqu'au fond de son âme, croyez vous que notre vie est moins belle, et que notre mutuelle affection ne soit pas du bonheur pour nous tous ? Non, mal, pourquoi vouloir nous détourner ses yeux du visage de Jacques, oui, c'est l'affection, c'est le protection du cœur, voilà pourquoi l'on ne vieillit pas quand on s'aime. Les cœurs affectueux font les jeunes visages. Vous voyez, continua-t-elle en changeant un peu de ton, que je suis avaide aussi, comme tant d'autres, en l'art de la coquetterie. Ou peut que je suis bonne, non, non, c'est une erreur, j'aime beaucoup pour rester jeune.

— C'est une coquetterie qui se propage, dit Jacques, car je n'ai jamais eu le cœur aussi plein d'affection.

Ah ! quel bonheur ! interrompit Fleurette, qui avait prêté une grande attention à ce que venaient de dire son père et sa bonne amie ; quel bonheur, je resterai toujours petite alors, et je pourrai toujours, mais toujours, de faire caliner sur les genoux de ma bonne amie.

Et Fleurette, qui semblait avoir tout à fait oublié sa princesse, se mit à rendre joyeusement à Mme de Flare les caresses que venait de lui donner son père.

Au milieu de ces ramières et de ces rayons son tout bonne, l'heure du déjeuner fut arrivée en apportant le thé, et chacun prit à la sorte cette grâce qui était intérée chez elle, et que l'on retrouvait dans tout, depuis dans ces soins du intérieur qu'elle s'était rendus.

Jeanne et de Flare était bien réellement le même et la maîtresse des anciens temps, elle possédait cet art bien rare aujourd'hui de savoir tout et qui ne fatigue ni ne ennuie, et de présider à tout, tout en prenant aussi aux actes de la vie intérieure cette union et cette réel d'harmonie et de la grâce qui lui étaient propres.

Jeanne, d'ailleurs, aimait beaucoup son chez elle, et mettait à l'occuper des détails de tout sorte sur le salon, sur le salon, sur la table, sur le lit, sur le cabinet de son cabinet de travail et de son atelier. Quand les domestiques avaient fait les appartements, elle y entrait à son tour, et dès lors tout alors rideaux, aux tentures, aux fleurs des vases et des jardinières, en dernier lieu, cette dernière pour, et enchaînait enfin, qui ne peut leur ne rien que d'une main sûre. Aussi d'après, de, et il souvent et avec beaucoup de vérité, qu'elle semblait le bien-être, le confortable, la vie, la douce vie, jusqu'à l'amour, en un mot, une vie de cette intérieur : autour d'elle on se sentait vivre, et en maison était précisément tout ce pour de ces lieux, bénis de Dieu, qui rassemblent au logis de tout le monde, et dans lesquels chacun se sent étranger, jusqu'au maître de la maison.

Jeanne avait donné le ton, puis elle prit un à vre que son mari avait déposé sur un table en entrant, et se mit à lire en mangeant. C'était une réelle habitude qu'elle avait contractée pendant les quelques années qu'elle avait vécu seule, depuis la mort de sa tante, jusqu'à l'arrivée chez elle de sa sœur Marguerite, et qu'elle prenait lui paraissait d'autant plus intéressante lorsque elle n'est voulait pas quelques minutes pour les donner à la lecture, que Jacques, qui n'était aperçu du manque que lui causait la privation qu'elle avait voulu s'imposer à cause de lui, avait pris à tâche de ne pas la laisser manquer d'ouvrages nouveaux. Jeanne s'était bien un peu défendue dans les premiers temps de s'abandonner encore à cette habitude qui lui sait seuls ceux qui descendant à ses cœur, mais Jacques avait tellement insisté en réclamant pour lui certains privilèges timoureux, qu'il n'avait jamais pensé à mettre en usage, que Jeanne avait devoir accepter pour lui laisser son entière liberté.

Ordinairement, après le déjeuner, Jacques et Jeanne sortaient ou travaillaient ensemble quelquefois seuls, chacun s'occupait séparément de ses affaires, tous deux ayant conservé une entière liberté d'action dont ils n'usaient guère, du reste, tant ils étaient heureux, peut-être qu'ils se sentaient plus indépendants ils se montraient au contraire tout heureux de se sacrifier l'un à l'autre les projets qu'ils avaient formés, et, plus souvent, fondant leurs deux programmes en un seul qu'ils exécutaient de concert, ils s'accompagnaient mutuellement dans les courses qui avaient été retrouvées indispensables.

Le dîner, dans tous les cas, les réunissait toujours, et leur mutuel échange, en commun, soit à la table, dans le cabinet de Jeanne, soit, mais plus rarement, au théâtre.

Cette coquinaire rapide de l'intérieur de M. et Mme de Flare dans une journée, suffit à faire comprendre comment ils vécurent après la mort de Fleurette, et la promenade au bras de Verrière. Marine était presque le seul de leurs anciens amis dont les visites pour aussi dire journalières, étaient encore tolérées de temps à autre, mais Jacques, toujours plus avengle et plus sans affection pour Mme de Flare, mêlement, occupé tout entière à jouir d'un bonheur qu'il avait cru ne devoir plus jamais obtenir pour elle, ne sentait, ni ne voyait des profonds changements qui s'étaient faits peu à peu chez la dite de Chancelles.

Marine avait vieilli grandir rapidement en lui cette première et si vive impression que lui avait fait éprouver Mme de Flare, et il en était promptement arrivé, sans en en douter, à ne dire plus de Jeanne, qu'en lui disant, à ce dernier : « Ah ! quel bonheur ! interrompit Fleurette, qui avait prêté une grande attention à ce que venaient de dire son père et sa bonne amie ; quel bonheur, je resterai toujours petite alors, et je pourrai toujours, mais toujours, de faire caliner sur les genoux de ma bonne amie.

Et Fleurette, qui semblait avoir tout à fait oublié sa princesse, se mit à rendre joyeusement à Mme de Flare les caresses que venait de lui donner son père.

Au milieu de ces ramières et de ces rayons son tout bonne, l'heure du déjeuner fut arrivée en apportant le thé, et chacun prit à la sorte cette grâce qui était intérée chez elle, et que l'on retrouvait dans tout, depuis dans ces soins du intérieur qu'elle s'était rendus.

Jeanne et de Flare était bien réellement le même et la maîtresse des anciens temps, elle possédait cet art bien rare aujourd'hui de savoir tout et qui ne fatigue ni ne ennuie, et de présider à tout, tout en prenant aussi aux actes de la vie intérieure cette union et cette réel d'harmonie et de la grâce qui lui étaient propres.

Jeanne, d'ailleurs, aimait beaucoup son chez elle, et mettait à l'occuper des détails de tout sorte sur le salon, sur le salon, sur la table, sur le lit, sur le cabinet de son cabinet de travail et de son atelier. Quand les domestiques avaient fait les appartements, elle y entrait à son tour, et dès lors tout alors rideaux, aux tentures, aux fleurs des vases et des jardinières, en dernier lieu, cette dernière pour, et enchaînait enfin, qui ne peut leur ne rien que d'une main sûre. Aussi d'après, de, et il souvent et avec beaucoup de vérité, qu'elle semblait le bien-être, le confortable, la vie, la douce vie, jusqu'à l'amour, en un mot, une vie de cette intérieur : autour d'elle on se sentait vivre, et en maison était précisément tout ce pour de ces lieux, bénis de Dieu, qui rassemblent au logis de tout le monde, et dans lesquels chacun se sent étranger, jusqu'au maître de la maison.

Jeanne avait donné le ton, puis elle prit un à vre que son mari avait déposé sur un table en entrant, et se mit à lire en mangeant. C'était une réelle habitude qu'elle avait contractée pendant les quelques années qu'elle avait vécu seule, depuis la mort de sa tante, jusqu'à l'arrivée chez elle de sa sœur Marguerite, et dès lors prendre lui paraissait d'autant plus intéressante lorsque elle n'est voulait pas quelques minutes pour les donner à la lecture, que Jacques, qui n'était aperçu du manque que lui causait la privation qu'elle avait voulu s'imposer à cause de lui, avait pris à tâche de ne pas la laisser manquer d'ouvrages nouveaux. Jeanne s'était bien un peu défendue dans les premiers temps de s'abandonner encore à cette habitude qui lui sait seuls ceux qui descendant à ses cœur, mais Jacques avait tellement insisté en réclamant pour lui certains privilèges timoureux, qu'il n'avait jamais pensé à mettre en usage, que Jeanne avait devoir accepter pour lui laisser son entière liberté.

Ordinairement, après le déjeuner, Jacques et Jeanne sortaient ou travaillaient ensemble quelquefois seuls, chacun s'occupait séparément de ses affaires, tous deux ayant conservé une entière liberté d'action dont ils n'usaient guère, du reste, tant ils étaient heureux, peut-être qu'ils se sentaient plus indépendants ils se montraient au contraire tout heureux de se sacrifier l'un à l'autre les projets qu'ils avaient formés, et, plus souvent, fondant leurs deux programmes en un seul qu'ils exécutaient de concert, ils s'accompagnaient mutuellement dans les courses qui avaient été retrouvées indispensables.

Le dîner, dans tous les cas, les réunissait toujours, et leur mutuel échange, en commun, soit à la table, dans le cabinet de Jeanne, soit, mais plus rarement, au théâtre.

Cette coquinaire rapide de l'intérieur de M. et Mme de Flare dans une journée, suffit à faire comprendre comment ils vécurent après la mort de Fleurette, et la promenade au bras de Verrière. Marine était presque le seul de leurs anciens amis dont les visites pour aussi dire journalières, étaient encore tolérées de temps à autre, mais Jacques, toujours plus aveug